

# Les théories de la prise en charge au prisme des particules modales de l'allemand

Pierre-Yves Modicom

► **To cite this version:**

Pierre-Yves Modicom. Les théories de la prise en charge au prisme des particules modales de l'allemand. ELIS - Echanges de linguistique en Sorbonne, Université Paris Sorbonne, 2014, Le sens entre langue et discours: études de sémantique et d'analyse du discours, 2, pp.61-80. halshs-01090454

**HAL Id: halshs-01090454**

**<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01090454>**

Submitted on 4 Dec 2014

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers. L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



## Les théories de la prise en charge au prisme des particules modales de l'allemand

Pierre-Yves MODICOM

Université Paris-Sorbonne

EA 7332 « Centre de Linguistique en Sorbonne » (CELISO)

pierre-yves.modicom@paris-sorbonne.fr

### Résumé en français

Après un bref rappel des débats théoriques portant sur les rapports entre prise en charge, dialogisme et modalité, l'article confronte trois formes d'approches de ces problèmes en discutant de leur valeur respective face à un problème linguistique donné : la sémantique des particules modales de l'allemand. La perspective adoptée est sémantiquement minimaliste et répond à un objectif d'économie maximale, le sémantisme de chaque forme devant être ramené à une seule définition quel que soit le type illocutoire de l'énoncé. On s'attache notamment à comparer la Théorie de l'Ajustement Intersubjectif (TAI, Abraham et Leiss 2012) aux approches pragmatiques néo-griceennes et à la théorie de la scène énonciative (Paillard 2009), d'inspiration culiolienne. On montre tout d'abord qu'une approche basée sur la TAI permet de proposer un sémantisme modal épistémique unifié pour les particules à condition de faire intervenir la subjectivité sous la forme d'agents épistémiques plutôt que de participants à l'acte de langage. Dans un deuxième temps, cette analyse est confrontée à celle de Paillard et aux théories du savoir mutuel, fondées sur la mise en relation de propositions entre elles et sur des opérations de repérage entre propositions alternatives. L'analyse se concentre sur la question des niveaux ontologiques mis en jeu par les différentes théories, entre contenus mentaux, attitudes épistémiques et intentions illocutoires. Pour ce faire, on étudie notamment l'opposition entre deux particules modales adversatives, *schon* et *doch*, et les emplois de *doch* comme connecteur. Au terme de la discussion, l'intervention d'un agent porteur de points de vue épistémiques paraît indispensable à l'explication. L'étude se conclut par un plaidoyer pour une sémantique énonciative fondée sur l'opposition de niveaux ontologiques, correspondant à des contraintes dans la sélection sémantique des arguments pris dans la portée des marqueurs.

*Mots-clés* : marqueurs discursifs, particules modales, scène énonciative, commitment, Common Ground, intersubjectivité, polyphonie

### Abstract in English

The contribution begins with a quick overview of the ongoing debates about the relation between epistemicity, commitment and intersubjectivity. After this, three lines of thought are confronted with data from German : Neo-Gricean approaches, the theory of Enunciative Common Ground (Paillard 2009) and Foreign Conscience Alignment (FCA, Abraham/Leiss 2012). First, I show that the semantics of modal particles, at least in German, cannot be thoroughly studied within a framework involving the speech act participants as the bearers of propositional attitudes. The content of the utterance must first be endorsed by an epistemic agent, who is instantiated as a speech act participant only later on. Meanwhile, the intersubjective evaluation of the content occurs at this epistemic stage and not at the level of speech acts. Then, the semantics of modal particles *schon* and *doch* is compared with the meaning of *doch* when used for strict purposes of clause-linkage. The comparison between modal particles and connectives is used to discuss the merits of FCA as opposed to other accounts focused on the relation between different propositions, or between the asserted propositions and their alternatives. I show that it is necessary to make a grammatical difference between propositional contents and those representations that have already been endorsed by an epistemic agent. Whereas connectives link propositional contents and thus can be accounted for in terms of

Common Ground, for modal particles, it is preferable to use a framework centered on the propositional attitudes of epistemic agents.

*Keywords* : Discourse Markers, modal particles, enunciation, commitment, Common Ground, intersubjectivity, polyphony, Foreign Conscience Alignment, Theory of Mind

### Deutschsprachige Zusammenfassung

Nach einem kurzen Überblick über die verschiedenen theoretischen Positionen zum Verhältnis zwischen Commitment, Intersubjektivität und epistemischer Modalität befasst sich die Studie mit Daten aus der Modalpartikelforschung im Deutschen. Diese sollen als Prüfstein für die konkurrierenden Theorien dienen. Drei Herangehensweisen werden hier besprochen: die Familie der pragmatische Theorien im Kielwasser des Grice'schen Programms (Grice 1975), die Theorie der Enunziativen Szene (Paillard 2009) sowie der neue Ansatz „Fremdbewusstseinsabgleich“ (FBA, Abraham/Leiss 2012). Zuerst wird mit einer Studie der Modalpartikeln *ja* und *wohl* gezeigt, dass eine Theorie, die die Sprechakteilnehmer als primäre Träger von propositionalen Einstellungen einsieht, nicht in der Lage ist, eine einheitliche Semantik für Modalpartikeln zu artikulieren. Dies ist aber bei einer Theorie wie FBA ohne Weiteres möglich, sobald diese Träger von propositionalen Einstellungen epistemische Agenten sind, die schon vor der Sprechakt-Ebene miteinander im Verhältnis des intersubjektiven Abgleichs stehen. Dann wird anhand von *schon* und *doch* (letzteres als Partikel sowie als Konnektor) gezeigt, dass Modelle, die auf diese Träger von propositionalen Einstellungen verzichten, um sich auf die Beziehungen der propositionalen Inhalte untereinander zu konzentrieren, ebenfalls nicht in der Lage sind, die Rollenverteilung zwischen den verschiedenen Typen von Diskursmarkern im Deutschen konsequent zu beschreiben. Wiederum wird also zugunsten einer epistemisch-intersubjektiven Herangehensweise geurteilt. Abschließend wird noch besprochen, wie die festgestellten Einschränkungen der Selektionsmöglichkeiten von Diskursmarkern als Argument für die Unterscheidung verschiedener Analyseebenen im Bereich der illokutiven Semantik dienen können.

*Begriffe*: Diskursmarker, Modalpartikeln, Fremdbewusstseinsabgleich, Commitment, Common Ground, Intersubjektivierung, Polyphonie

## Introduction

La prise en charge (BENVENISTE, 1970 ; ou pour son doublon anglais, le *commitment*, STALNAKER 1978) est traditionnellement conçue comme une opération par laquelle le locuteur, en prononçant un énoncé déclaratif (ou *assertif*), s'engage sur la véracité du contenu propositionnel de son énoncé. Cette idée se retrouve d'ailleurs dans l'emploi par certains des termes d'*engagement énonciatif*. Mais ces flottements terminologiques sont eux-mêmes le signe d'une grande pluralité de vues sur la nature exacte de cette opération – à tel point qu'*engagement*, en français dans le texte, réapparaît parfois dans la littérature anglo-saxonne, sous la plume d'auteurs désireux de promouvoir une conception du *commitment* élargie à des phénomènes originellement exclus de ce domaine. Ainsi, EVANS (2009) qui subsume modalité épistémique, mirativité<sup>61</sup> et Théorie de l'Esprit<sup>62</sup> sous ce même vocable, qu'il

<sup>61</sup> Catégorie verbale liée à l'évidentialité et marquant le caractère inattendu de l'information assertée. Sur la place de cette catégorie dans le complexe modalité-prise en charge-évidentialité, on se reportera à LAZARD (1999).

<sup>62</sup> En anglais *Theory of Mind* ou *Mindreading*: détermination par un agent A de l'état épistémique d'un agent B. Il s'agit de déterminer ce que B sait, croit, croit savoir, veut, etc: on essaie d'identifier et de

emprunte à GUENTCHÉVA & LANDABURU (1997), lesquels emploient pourtant engagement comme une traduction de *commitment*, et parlent plutôt d'« énonciation médiatisée » et de « traitement épistémologique » à propos de ce macro-domaine. La conception la plus traditionnelle de la prise en charge s'inscrit dans le sillage de GRICE (1975) et de l'interprétation qu'en donne STALNAKER (1978, 2002) dans des termes qui sont ceux de la pragmatique conversationnelle. Prendre un contenu en charge revient à en affirmer catégoriquement la valeur de vérité positive et à intégrer ce contenu à l'ensemble des propositions définissant le savoir mutuel des participants de l'acte de langage, c'est-à-dire le savoir qu'ils ne se contentent pas d'avoir en commun, mais qu'ils savent avoir en commun<sup>63</sup>. Cette approche contient déjà une tension entre l'acte individuel d'appropriation par le locuteur du contenu sur lequel il s'engage et la dimension dialogique de la notion de savoir mutuel. Mais les choses se compliquent encore si l'on tient compte du fait que la prise en charge est d'une part une « relation du locuteur à son signe », et relève à ce titre du domaine de la pragmatique selon la définition classique de MORRIS, et d'autre part qu'elle vient spécifier l'attitude que le locuteur entretient envers un contenu propositionnel, soit la définition *a minima* de la modalité chez PALMER (1986:6). Nous nous trouvons donc d'emblée confronté à un double débat : d'une part, celui entre la pragmatique traditionnelle et la sémantique, en l'occurrence modale. D'autre part, celui qui occupait déjà BENVENISTE (1970) entre « appropriation » et « dialogue », c'est-à-dire entre les approches monologiques de la langue comme encodage de représentations mentales (que le locuteur « s'approprie » en prenant l'énoncé en charge) et les approches dialogiques fondées sur l'interaction entre des agents de parole ou de pensée. Ce double questionnement a entraîné ces dernières années une prolifération des approches théoriques et des modèles explicatifs. Le présent article a pour but de proposer un itinéraire critique à travers quelques-uns de ces espaces théoriques, en confrontant plusieurs propositions remarquables formulées dans le cadre d'un phénomène linguistique singulier et dont l'analyse implique précisément les notions que nous venons de mentionner : les particules modales de l'allemand.

## I. Présentation des particules modales de l'allemand

Pour qui se penche pour la première fois sur la littérature pléthorique consacrée aux particules modales de l'allemand, la première surprise – désagréable – est de constater que les différents auteurs proposent des inventaires très variables de formes supposées appartenir à cette classe, dont le statut (partie du discours à part entière ? classe fonctionnelle ? sous-type d'adverbes ?) ne fait lui-même pas consensus. Cette analyse se restreindra donc à des items que tous les auteurs ou presque subsument sous cette notion : *ja, doch, eben, schon* et *wohl*.

---

prendre en compte les attitudes propositionnelles de B sur une série de contenus mentaux.

<sup>63</sup> C'est cette notion du « savoir mutuel » qui est à la base de celle de *Common Ground* conversationnel. SPERBER & WILSON parlent d'ailleurs de « savoir mutuellement manifeste » (mutually manifest knowledge) à la place du terme de *Common Ground*.

Commençons par une caractérisation formelle, au niveau du signifiant. Ces particules sont toutes identiques à un lexème lourd qui ne présente pas les déficiences prosodiques et morphosyntaxiques<sup>64</sup> caractéristiques de la classe des particules modales (cf. *infra*). Ceci explique que les particules modales soient souvent considérées comme des cas de grammaticalisation. Ainsi, *ja* correspond au phrasillon « oui »; *doch*, au connecteur traduit par « pourtant »; *eben*, exactement comme son cousin *even* en anglais, est aussi un adjectif signifiant « plat, plane », *schon* est une particule de focalisation ainsi qu'un marqueur temporel signifiant « déjà ». S'agissant enfin de *wohl*, on y reconnaîtra l'adverbial signifiant « bien ».

Toutefois, il ne s'agit pas d'un véritable cas de polyfonctionnalité d'une seule et même forme, puisque les particules modales se distinguent de leurs quasi-homophones par la perte ou, selon les cas, l'affaiblissement considérable de l'accent lexical. Ce point fait consensus dans la littérature et sert de fondement à l'interprétation des particules modales comme adverbes cliticisés. Néanmoins, il importe de relever qu'elles peuvent ponctuellement recevoir un accent contrastif. En lien avec ces considérations sur la « déficience » prosodique et morphologique des particules, on observera qu'à la différence de leurs doublons, elles ne peuvent remplir le rôle de constituant syntaxique. La langue allemande dispose pour cela d'un test simple : dans une phrase déclarative, la forme finie du verbe est normalement le deuxième constituant syntaxique de la phrase. S'il est impossible d'occuper la position préverbale au moyen d'un item donné, c'est que cet item n'est pas un constituant comme peuvent l'être par exemple les adverbes *hier* (« ici ») ou *jetzt* (« maintenant »). Et de fait, une suite <particule modale + verbe conjugué> est agrammaticale en allemand, ou déclenche une interprétation où la forme est réanalysée comme étant le lexème lourd.

Toujours sur le plan de la syntaxe positionnelle, ces particules occupent une position par défaut bien définie: elles sont toujours à la jointure du topic et du commentaire, à la fois au sens classique équivalent au doublon *thème-rhème* de la Perspective Fonctionnelle de la Phrase (cf. ABRAHAM 1991 sur ce point) et au sens de *l'aboutness topic* moderne (REINHART 1981, « ce dont on parle », c'est-à-dire ce qui vérifie ou falsifie le contenu asserté, par opposition au topic identifié comme le contenu déjà connu), à cette réserve près que nous y incluons les cadratifs (*framesetters*). Ces deux champs, topic et commentaire, occupent en allemand des espaces topologiques clairement distincts dans la zone qui suit la forme finie du verbe. ZEMB (1978 et 1984) a identifié en allemand un champ intermédiaire à la charnière de ce qu'il persiste à appeler le *thème* et le *rhème* dans un sens néanmoins équivalent aux emplois reinhartiens de *topic* (+ *framesetters*) et *commentaire*. Ce « champ stratégique » ou *phème* est selon lui le domaine de la modalité: les adverbes de phrase (modalisateurs) mais aussi les marqueurs évaluatifs et surtout la négation globale y sont normalement situés. Il apparaît clairement, à l'étude des particules modales, que celles-ci se trouvent en tête du phème – sous cette réserve qu'en cas de focalisation d'un constituant, la particule modale peut apparaître immédiatement avant l'élément focalisé.

<sup>64</sup> Sur la notion de déficience, cf. CARDINALETTI & STARKE (1994) et CARDINALETTI (2011).

- (1) Die nehmen es letztlich, wie es kommt. Für die ist es wichtiger, dass die Dinge einigermaßen gut vorhersehbar sind und da, kann man sagen, ist der Fed<sup>65</sup> **ja** vielleicht sogar eine Überraschung gelungen, die der eine oder der andere Investmentbanker nicht erwartet hatte. DLF 19.09.2013.

*Finalemment ils prennent les choses comme elles viennent. Pour eux il est plus important que les choses soient à peu près bien prévisibles, et là, on peut le dire, la FED a (**ja**) peut-être réussi une surprise à laquelle tel ou tel banquier d'affaires ne s'attendait pas.*

Un certain nombre de caractéristiques sémantiques incitent à rattacher les particules au domaine de la modalité. Ces particules prennent dans leur portée<sup>66</sup> l'ensemble du contenu propositionnel sans en altérer la valeur de vérité. Toutefois, la présence ou non d'une particule et plus encore le choix de celle-ci sont de nature à modifier radicalement les conditions de félicité de l'énoncé selon des critères clairement épistémiques, puisque l'enjeu semble bien être la répartition du savoir entre les participants de l'acte de langage. Ainsi, *ja* (p) marque de l'avis général non seulement que p est connu des deux participants, mais que cette connaissance réciproque est elle-même connue (ex. 2). Pour reprendre les termes de l'analyse stalnakerienne, p n'est pas ajouté au savoir mutuel, mais y figurait déjà.

- (2) Wir versuchen eben, durch eine intensive Ausbildung an vorhandene Initiativen anzuknüpfen. Die Menschen haben **ja** immer ihre Häuser gebaut. DLF 12.07.2010.

*Nous essayons justement de miser sur une formation intensive pour nous appuyer sur des initiatives déjà existantes. Les gens ont **ja** toujours construit leurs propres maisons.*

- (3) Recht haben und Recht bekommen sind **ja** immer zweierlei; ist denn das Recht auf sauberes Wasser jetzt in Zukunft auch einforderbar? DRK 29.07.2010

*Être dans son bon droit et se le voir reconnaître, ce sont **ja** toujours deux choses bien différentes. À l'avenir, le droit à une alimentation en eau propre sera-t-il aussi opposable ?*

Plusieurs théories ont été proposées pour rendre compte de la fonction exacte de ces particules: les premières, qui ne rattachent pas les particules au domaine de la modalité, insistent sur l'insertion de la proposition dans le contexte conversationnel

<sup>65</sup> Il s'agit de la Federal Reserve, la banque centrale américaine.

<sup>66</sup> Certains auteurs distinguent *portée* (ou *scope*) et *champ d'incidence*: par exemple, une particule de focus modifie les conditions de vérité et de félicité de toute la proposition, qui est donc sa portée, mais la particule ne prend dans son champ d'incidence que le constituant focalisé. Je parlerai ici indifféremment de portée, puisque la proposition est à la fois le scope et le champ d'incidence de la particule modale.

(WEYDT, 1969). Les lectures en termes de modalité ne se sont vraiment imposées que dans les années 1980. Les concepts de prise en charge et d'attitude épistémique y deviennent primordiaux (DOHERTY, 1985 ; THURMAIR, 1989). Enfin, dans le sillage des théories de la pertinence et de la gestion du savoir mutuel (angl. *Common Ground management*), des travaux plus récents considèrent les particules comme les marqueurs du calcul sur le savoir mutuel des interlocuteurs (KÖNIG, 1997 ; ZIMMERMANN, 2008 ; GAST, 2008 ; EGG, 2010). Bien d'autres langues disposent de stratégies grammaticales remplissant des fonctions similaires de marquage du statut épistémique de p dans le contexte conversationnel – pour le français, plusieurs approches dialogiques et énonciatives ont été proposées.

## II. Ajustement intersubjectif et approches interactionnelles

### II.1 Grice et Davidson

Dans cet article, nous allons tenter de montrer l'intérêt de la Théorie de l'Ajustement Intersubjectif (TAI, angl. *Foreign Conscience Alignment, FCA*<sup>67</sup>; cf. LEISS, 2008; ABRAHAM, 2008 ; ABRAHAM & LEISS, 2012). La source de cette théorie est triple : d'une part, les auteurs se placent dans le sillage des travaux sur la Théorie de l'esprit; d'autre part, ils reprennent les conclusions des approches fondées sur le concept de pertinence (KÖNIG, 1997; GAST, 2008). Enfin, ils se réclament de la théorie du triangle épistémique esquissée par DAVIDSON (1991 et 2001). Il convient, pour apprécier la différence entre cette perspective et les approches néo-gricéennes, de commenter la différence entre leurs postulats philosophiques respectifs. Tant STALNAKER que SPERBER & WILSON (1989) travaillent dans le cadre d'une théorie inférentielle de l'interprétation basée sur une radicalisation des positions esquissées par GRICE dans ses *William James Lectures* et reprises notamment dans GRICE (1975). Leur problème commun est la communication de contenus cognitifs et la réflexion sur les mécanismes d'inférence de ces contenus. Le Principe de Coopération<sup>68</sup> de GRICE, présent à l'arrière-plan de toutes les théories d'inspiration pragmatique, concerne quant à lui les lois régissant les mécanismes d'interprétation. Toute violation entraîne des « implicatures », qui génèrent des interprétations autres que celle(s) prévue(s) par le code que partagent les interlocuteurs. Pour GRICE, l'enjeu était essentiellement d'obtenir une loi de translation permettant de générer les interprétations observables en contexte sans autre matériau que le code linguistique conventionnel. En d'autres termes : générer l'interprétation informelle sur la base des contenus sémantiques conventionnels et des opérations de la sémantique formelle. Cette approche est vigoureusement contestée par SPERBER & WILSON (1989 : 55-62), mais leur problème reste d'une certaine façon le même : comment fonctionnent les mécanismes inférentiels régissant l'interprétation d'un signal tel que, par exemple, un énoncé ?

<sup>67</sup> Le terme d'*ajustement intersubjectif* est au départ dû à CULIOLI. Je le reprends ici à mon compte avec des majuscules comme une traduction commode de FCA.

<sup>68</sup> On parlera ici indifféremment du Principe de Coopération est des « maximes conversationnelles » auxquelles il se réduit : « soyez aussi informatif que nécessaire », « n'en dites pas plus que nécessaire » (*quantité*), « ne présentez que des contenus que vous savez vrais » (*qualité*), « parlez à propos » (*relation* ou *pertinence*), « parlez clairement » (*mode* ou *manière*).

À la lecture des textes de DAVIDSON consacrés au « Principe de Charité » qui fonde sa théorie de l'intersubjectivité de la prise en charge (DAVIDSON 1991), il est extrêmement tentant à première vue d'y voir un doublon du principe gricéen de coopération. Mais le problème de DAVIDSON n'est pas le même : le philosophe américain, qui travaille sur les conditions de possibilité d'une vérité objective, considère que la notion même de contenu objectif implique conceptuellement la possibilité d'une reconnaissance intersubjective de ce contenu, une condition qui n'est à son tour concevable que sur la base d'une communication entre individus. Le principe de charité n'est pas un principe régissant les mécanismes d'interprétation de signaux, c'est une suite de postulats nécessaires pour pouvoir communiquer sur un contenu objectif. C'est une norme qui détermine la possibilité d'une vérité « à la troisième personne ». L'enjeu du débat GRICE/DAVIDSON (ou du non-débat, puisqu'il n'y a semble-t-il pas eu d'échange direct entre les deux théoriciens) dépasse largement le cadre des sciences du langage, et à plus forte raison de cet article. Il est néanmoins crucial de retenir que les deux principes se situent à des niveaux d'analyse différents, en l'occurrence l'interprétation d'un signal conventionnel (SPERBER & WILSON, STALNAKER) par opposition aux conditions de possibilité d'un contenu propositionnel objectif (DAVIDSON). S'agissant des acteurs qui réalisent ces opérations, on peut dire qu'une théorie gricéenne ou néo-gricéenne est une théorie pragmatique mettant en jeu des locuteurs, tandis qu'une théorie davidsonienne est une théorie sémantique et mettant en jeu des agents épistémiques.

## II.2 Application à la description de deux particules : *ja* et *wohl*

L'intuition fondamentale de la TAI est que derrière l'assignation à une proposition du statut de contenu objectivement valide, il y a le calcul de l'attitude épistémique de deux instances : une « première personne » et une « deuxième », une sorte de partenaire de pensée sans la reconnaissance duquel le contenu n'est que subjectivement valide. La modalité est vue comme une macro-catégorie<sup>69</sup> incluant l'évidentialité et cette négociation épistémique intersubjective. Dans cette macro-catégorie modale qui en allemand comprend également les adverbes appréciatifs, les modalisateurs (adverbes épistémiques de phrase) et les verbes modaux épistémiques, les particules modales marquent la distribution du savoir et de la prise en charge entre les différents participants de l'acte de langage. La notion de prise en charge doit donc être comprise de façon différenciée : la macro-catégorie de l'épistémicité se subdivise en une série d'opérations et de relations modales ou évidentielles. L'assignation d'une valeur objective à une proposition ne relève d'ailleurs pas nécessairement du domaine du savoir mais par exemple aussi de ceux de la conjecture ou de l'attente (pour une discussion des rapports entre ces catégories, cf. LAZARD, 1999). Pour reprendre l'exemple de *ja*, que l'on a vu plus haut, selon une version orthodoxe de la TAI, on obtient la glose suivante :

*ja*: +CROIT(EGO, p) / +CROIT(TU, p).

<sup>69</sup> ABRAHAM parle de « masse fondamentale » (*Urmasse*) spécifiée après coup.



De prime abord, ce type de description ne va pas sans poser problème. Il faudrait tout d'abord relever le cas de certains emplois de *ja* que d'aucuns<sup>70</sup> identifient comme une particule exclamative spécifique. Les énoncés exclamatifs disposeraient de leur propre inventaire de particules modales, *ja*, *aber* et *vielleicht*. Les deux dernières n'ont effectivement pas d'autres emplois que dans les énoncés exclamatifs. Doit-on pour autant tabler sur une polysémie de *ja* ?

(4) Der ist **ja** nur eine faule Sau !

*Ça n'est ja qu'un affreux fainéant !* (litt. « un cochon fainéant »)

Nous avons proposé ailleurs (MODICOM, 2012) de résoudre ce problème en donnant une interprétation plus stricte de la TAI, fidèle à ses fondements théoriques : ce ne sont pas des locuteurs (au sens de sujets parlants) qui évaluent la validité objective du contenu, mais des agents épistémiques. L'instanciation des rôles épistémiques en participants de l'acte de langage se fait selon le type illocutoire. Par exemple, elle est inversée entre l'affirmation, où c'est le locuteur qui est la source primaire du savoir et où l'interlocuteur est son partenaire, et l'interrogation, où la source du savoir, dès lors que le locuteur pose une question, est a priori du côté de l'interlocuteur). Si l'on choisit, en suivant OLBERTZ (2009), de distinguer l'exclamation, type illocutoire relevant de la fonction expressive du langage, et la surprise ou mirativité, catégorie épistémique (à plus forte raison si l'on souscrit comme nous à sa subsomption sous la notion d'évidentialité/médiativité, comme déjà proposé par LAZARD, 1999), il n'est pas contradictoire d'affirmer que le *ja* exclamatif indique bel et bien un consensus entre les deux rôles épistémiques, la spécificité de l'exclamation étant précisément qu'en tant que type illocutoire expressif, elle replie les deux rôles l'un sur l'autre et les fait jouer tous les deux par le locuteur. La surprise, dans l'exclamation, est alors tout au plus le domaine des deux autres particules : *aber* et *vielleicht*.

Par ailleurs, d'autres (ZIMMERMANN, 2008) ont également relevé le cas de *wohl* (< *wohl*, « bien »), particule généralement considérée comme un cas-limite d'adverbe de phrase, puisqu'elle est censée être un marqueur de faible prise en charge et signaler le caractère hypothétique et incertain de la proposition. Les études de corpus (MODICOM, 2012, voir aussi HAUMAN & LETNES, 2012) montrent en réalité que *wohl* a plutôt une valeur évidentielle (en l'occurrence, marquer l'origine inférentielle de la proposition). Il arrive même que *wohl* soit associé à une prise en charge forte, ce qui suggère que l'effet de mise en doute est une implicature fréquente mais nullement systématique, comme c'est justement le cas pour les marqueurs évidentiels. Il apparaît donc que *wohl* est un marqueur inférentiel laissant ouverte l'acceptation de p par le partenaire épistémique : l'agent infère p et considère que p est également inférable par le partenaire. Mais comme le signale ZIMMERMANN – et c'est le point qui nous intéresse ici – il semble bien que le sémantisme de *wohl* ne puisse être appréhendé de

<sup>70</sup> Notamment WEYDT (1969 et suiv.). Pour les références exactes et une discussion plus détaillée, on se reportera à MODICOM (2012).

façon stable qu'en se référant à un « point de référence épistémique », c'est-à-dire l'instance dont l'état de savoir sert de base au calcul, et que cette instance épistémique s'instancie différemment d'un type de phrase à l'autre.

Nous constatons tout d'abord que le point de référence épistémique de *wohl* dans les phrases déclaratives est le locuteur (*cf.* Abraham 1991). Cela signifie que *wohl*, dans les phrases déclaratives, exprime un doute de la part du locuteur. [...] Les choses changent dans les phrases interrogatives. Ici, le point de référence épistémique de *wohl* est indéterminé dans la mesure où il ne s'agit pas du locuteur seul. Bien plutôt, une phrase interrogative contenant *wohl* indique que l'allocuté ne peut pas apporter de réponse catégorique.

*Was ist wohl die Hauptstadt von Tansania?*

« Quelle est **wohl** la capitale de la Tanzanie? » (ZIMMERMANN, 2008)<sup>71</sup>

Le point de référence de *wohl* est toujours le détenteur du savoir. La polarité est ainsi renversée entre une question et une affirmation. Pour produire une description unifiée de la sémantique de *wohl*, il faut donc avoir des pôles du triangle définis non comme les participants de l'acte de langage, mais comme des rôles épistémiques qui doivent ensuite s'instancier en un ou plusieurs locuteurs empiriques. Lorsque nous parlons d'un agent épistémique pourvu d'un partenaire, il faut comprendre « celui qui assigne une valeur de vérité objective à un contenu » et « celui sur l'avis duquel le premier se fonde pour objectiver ce qui n'est au départ qu'une action subjective ». L'agent peut tout à fait être le destinataire de l'acte de langage, et le partenaire, le locuteur. C'est même toujours ce qui se passe dans une question autre que rhétorique. L'intérêt de ces deux exemples est de montrer qu'une approche en termes de rôles épistémiques du type de la TAI est en fait plus économique qu'une approche reposant sur l'appel direct aux participants de l'acte de langage, ou qui se situerait en aval de la prise en charge. Il nous semble donc préférable d'instaurer une forme de polyphonie modale et énonciative en amont.

### III. Les relations entre propositions se suffisent-elles à elles-mêmes ?

#### III.1. Scène énonciative et *Common Ground*

Le dialogisme semble donc relocalisé au niveau des rôles épistémiques au détriment de l'approche pragmatique traditionnelle mettant en scène un locuteur surplombant le message dans lequel il « encoderait » un contenu prédéterminé. De ce fait, la TAI présente une certaine similitude (au-delà de notre choix de traduction...) avec l'approche culiolienne d'une linguistique de l'énonciation où le sujet serait « dans » la langue et dans le sens, et non au-dessus ni à côté, comme ce fut longtemps le cas en pragmatique. Qu'en serait-il d'une approche des particules modales dans le

<sup>71</sup> First, we find that the epistemic reference point of *wohl* in declarative clauses is the speaker (*cf.* Abraham 1991). This means that *wohl* in declaratives expresses uncertainty on the part of the speaker. (...) The picture changes with interrogatives. Here, the epistemic reference point of *wohl* is undetermined as long as it is not the speaker alone. Rather, an interrogative clause containing *wohl* indicates that the addressee does not know the answer for sure. (C'est moi qui traduis, P.-Y. M.)

cadre de la théorie des opérations énonciatives? Nous discuterons ici le modèle proposé par PAILLARD (2009), qui repose sur la notion de « scène énonciative ». Dans ce modèle, on distingue plusieurs types de marqueurs discursifs, dont une classe de « particules énonciatives » qu'il assimile, dans une note de bas de page, aux « *Abtönungspartikeln* de l'allemand », c'est-à-dire aux particules modales<sup>72</sup> dans la vision anti-épistémique défendue notamment par WEYDT (1969). Les particules énonciatives du français sont pour PAILLARD des items comme *tout de même, quand même, d'ailleurs*. Selon lui, les particules énonciatives marquent le repérage de la proposition p par rapport à l'ensemble des autres propositions disponibles sur la « scène énonciative », c'est-à-dire d'une part l'arrière-plan (les prémisses) de l'échange mais aussi d'autre part (et principalement) les propositions concurrentes, les alternatives possibles. Selon la particule employée, ces alternatives seront actualisées ou pas, situant ainsi la proposition dans un réseau d'oppositions. « Elles travaillent l'altérité p/p' » (PAILLARD, 2009 : 123). Il convient de noter que la notion d'*agent épistémique* n'a guère plus de sens ici que celle de *participant à l'acte de langage*, puisque l'analyse des particules énonciatives ne fait intervenir que le réseau des propositions concurrentes et complémentaires – il n'en va d'ailleurs pas nécessairement de même pour tous les marqueurs discursifs, puisque Paillard identifie une classe de « mots du dire » et de « mots du discours » qui se réfèrent à un « vouloir-dire » du locuteur. Mais dans le cas des particules, l'altérité des propositions entre elles se substitue à l'intersubjectivité. La question de l'incarnation des points de vue devient alors sans objet puisque la description est fondée sur l'opposition des propositions et ne se sert de l'énonciateur que dans l'acception non-empirique préconisée. Il est alors possible de tenter une glose de *ja* en ces termes :

*ja*: absence d'alternative: tout p' différent de p et susceptible de rentrer en opposition avec p est neutralisé.<sup>73</sup>

Le lecteur aura reconnu dans cette dernière définition de *ja* une approche en bien des points semblables à celles que nous présentions au tout début de cet article comme analyse de prime abord de *ja*. De fait, on peut noter que ce type d'approche a trouvé des équivalents chez certains sémanticiens issus de la mouvance (néo-)gricéenne (p.ex. KÖNIG 1994). Cela n'est pas très étonnant si l'on tient compte du fait que l'héritage de STALNAKER en linguistique est finalement peu lié à sa théorie de la présupposition pragmatique (STALNAKER, 1974), et que ce qui en a été retenu est d'abord la notion de « *Common Ground* conversationnel » défini comme l'ensemble des propositions mutuellement accessibles aux participants de l'échange à un instant *t*. Ce qui n'était au départ qu'un outil au service d'une démarche néo-gricéenne est devenu une approche à part entière, où les participants de l'acte de langage sont certes

<sup>72</sup> On trouve ici ou là *particules de démodulation* dans la littérature francophone d'inspiration weydtienne, p.ex. chez SCHOONJANS (2014)

<sup>73</sup> Il importe ici de relever que la neutralisation des oppositions entre p et ses alternatives n'est pas le cas standard de l'énonciation, puisque normalement dire p, c'est aussi vouloir dire  $\neg(\neg p)$  : on ne pose qu'en opposant. Dire que toute alternative à p est proscrite de la scène énonciative, c'est dire qu'il n'y a pas à les en exclure comme on le ferait normalement en posant p : le travail est pour ainsi dire déjà fait.

toujours présents, mais relégués au second plan au profit de l'étude de la structure logique du *Common Ground* lui-même, c'est-à-dire des relations entre les propositions constituant le savoir mutuel. Mais il n'en demeure pas moins que ces théories fonctionnent sensiblement sur les mêmes présupposés ontologiques que les approches gricéennes traditionnelles. Le contenu sémantique est supposé fixé en amont de l'acte illocutoire, est ensuite censément « encodé » et transmis à un interlocuteur à qui incombe la tâche de décodage. Le locuteur en majesté surplombe toujours la langue et le contenu de son dire, on est donc bien loin de CULIOLI. Mais malgré tout, la structure de l'analyse en termes d'opposition de contenus propositionnels est sensiblement la même.

### III.2 Étude de cas : *doch*

KÖNIG (1997) propose de voir en *doch* (< *doch*, « pourtant ») le marqueur d'une « contradiction dans le *Common Ground* ». *doch(p)* signale que l'interlocuteur ne partage pas l'opinion p alors que selon le locuteur, il devrait savoir que p est le cas. Cela signifie que *doch* indique l'apparition d'une contradiction à l'intérieur de l'ensemble des propositions censées constituer le savoir mutuel, l'interlocuteur venant d'ajouter une prémisses r incompatible avec une proposition p censée déjà appartenir au *Common Ground*. La particule *doch* est donc le marqueur du rappel à l'ordre : le locuteur rappelle à son destinataire que p préexiste à r et est vraie, contrairement à p', sa solution alternative qui procéderait de r. L'opposition semble claire entre *doch* particule modale et *doch* connecteur, dont le sémantisme est légèrement différent. La particule *doch*, comme *ja* et les autres particules modales, est soumise à un certain nombre de restrictions syntaxiques qui ne s'appliquent pas au connecteur et permettent d'isoler ces deux emplois et d'étudier leurs contextes d'usage respectifs. Dans les emplois en position préverbale, où on a nécessairement affaire au connecteur, sa sémantique paraît centrée sur la notion de lien logique, en l'occurrence de nature adversative : j'énonce p en activant l'opposition de p à p', cette alternative étant actualisée sur la scène énonciative du fait de la présence manifeste de q, qui devrait entraîner p'.

- (5) Wir haben es gehört, Atomanlagen in Russland sind angeblich sicher von den Branden, **doch** einige Umweltorganisationen glauben das nicht. DLF 11.08. 2010

*Nous l'avons entendu, les installations nucléaires en Russie sont prétendument sûres face aux incendies, **doch** quelques organisations écologistes ne le croient pas.*

#### ***doch* adversatif**

1/ il y a q tel que  $q \rightarrow \neg p$

2/ or p

La particule, elle, semble destinée à ce que nous appelions le rappel à l'ordre : q devrait entraîner p, la présence de p' sur la scène énonciative (par la faute du partenaire!) est donc indéfendable.

- (6) Aber wie kommt man an diese Strukturen dran, wie kann man die aufbrechen, die Jugendämter kommen ja an diese Kinder kaum ran, aber man muss ja doch sofort reagieren, sonst ist die Karriere als Intensivtäter eigentlich **doch** vorgezeichnet. DRK 20.07.2010

*Mais comment accède-t-on à ces structures, comment peut-on les briser, les services de la jeunesse n'accèdent quasiment pas à ces enfants, mais il faut doch réagir tout de suite, sinon la carrière de criminel récidiviste est **doch** toute tracée, en fait.*

En outre, il est d'usage d'affirmer que *doch*, dans les contextes injonctifs en général et notamment à l'impératif, marque une forme d'impatience ou de reproche face à la mauvaise grâce du destinataire.<sup>74</sup> On doit à ZIMMERMANN (2011) une analyse unifiée des deux emplois de la particule (en contexte assertif/ en contexte injonctif) par la notion de « violation des présomptions d'arrière-plan ». Si l'on prend le point de vue canonique opposant deux participants à l'acte de langage dans une situation d'assertion, cela signifie que si j'emploie *doch*(p), je reproche à l'autre de faire fi de ce qu'il devrait déjà savoir. En d'autres termes, p appartenait déjà à la scène énonciative, d'où l'idée d'une « contradiction » à l'intérieur même de celle-ci ou du *Common Ground* (KÖNIG, 1997 ; GAST, 2008 ; EGG, 2010). S'agissant des ordres, il est d'usage, notamment chez les auteurs cités, de relever une préférence pour l'emploi de *doch* dans des cas où l'ordre est répété, ou bien où l'on considère que son application relève de l'évidence. L'autre ne fait donc pas ce qu'il sait parfaitement devoir faire. En voici un exemple tiré d'une chanson<sup>75</sup>, où les strophes s'achèvent toujours par une incitation du locuteur (ou plutôt de la locutrice) à venir vers elle, enchaînant sur le refrain :

- (7) Komm doch mit, komm doch mit, komm doch mit zu mir  
*Viens donc, viens donc, viens donc à moi* (ou : « rejoins-moi donc »)

### ***doch* modal:**

- 1-on a q tel que  $q \rightarrow p$  trivialement ; toute proposition alternative  $\neg p$  est exclue
- 2-or dans un deuxième temps, l'autre ajoute sur la scène énonciative r tel que  $r \rightarrow \neg p$
- 3-donc il faut restaurer le monopole de p sur la scène énonciative

<sup>74</sup> La première occurrence de *doch* dans l'exemple (5) nous paraît constituer un cas-limite intéressant entre assertion et injonction, puisqu'il s'agit d'un énoncé assertif contenant un verbe déontique.

<sup>75</sup> *Marlène*, 17Hippies.

S'agissant du *doch* modal, l'analyse en termes de scène énonciative tout comme sa variante « Common Ground » semblent donc tout à fait fonctionner. Une description en termes de TAI, de son côté, reprendra simplement l'analyse de Zimmermann en spécifiant que la violation de l'arrière-plan logique est le fait du partenaire, dont on infère sur la base de sa dernière intervention par exemple, qu'il ne souscrit pas à *p*, dont on veut pourtant affirmer la validité objective.

*doch*<sub>MOD</sub>: +CROIT(EGO,  $p \wedge q$ ) / +CROIT(TU,  $\neg p \wedge q$ ), avec  $q \rightarrow p$ .

Le *doch* modal est donc ici vu comme un marqueur profondément dialogique, puisque la contradiction est nécessairement le fait de l'autre, du partenaire épistémique, dont on estime qu'il ne souscrit pas à une proposition dont on n'a soi-même jamais remis en cause la validité. Cela montre au passage que la TAI est contrainte de faire droit à la dimension processuelle du repérage épistémique, qui constitue l'un des grands dogmes des approches de type *Common Ground*. La « contradiction » à l'intérieur de la scène énonciative n'émerge pas seule, elle est le fait d'une divergence de points de vue entre sujets. À l'inverse, le connecteur *doch* se contente d'indiquer une relation logique paradoxale entre deux propositions. Pour le dire autrement, le *doch* modal ne travaille pas que l'altérité d'une proposition à une autre, mais aussi celle de deux agents. Et c'est sans doute ce qui explique la possibilité d'une opposition entre ces deux *doch*, dans la mesure où les connecteurs portent précisément sur l'articulation de contenus propositionnels entre eux. En conséquence, alors que les approches en termes de CG ou de scène énonciative posent deux sémantismes différents mais de même niveau et avec les mêmes outils de description (polysémie), la TAI situe les deux *doch* à deux niveaux fonctionnels différents (polyfonctionnalité). Nous touchons ici du doigt le problème auquel nous allons consacrer la fin de cet article: celui de la différence entre les entités prises comme arguments par les marqueurs énonciatifs. S'agissant des mêmes particules modales, tant la « scène énonciative » que la variante des théories du *Common Ground* qui nous préoccupe ici travaillent avec des propositions. La TAI, pour sa part, travaille avec des attitudes propositionnelles. Que penser de cette divergence entre niveaux d'analyse ?

#### IV. Contraintes de sélection et niveaux d'analyse : l'exemple de *schon* « déjà »

La particule *doch* n'est pas la seule particule à marquer l'affirmation de *p* contre une prémisse présente sur la scène énonciative. C'est aussi le cas *schon* (<*schon*, « déjà »). En fait, le sémantisme de *schon* n'est pas sans rappeler celui de *doch*... en tant que connecteur ! Ainsi, pour THURMAIR (1989), employer *schon*(*p*) signifie que l'assertion de *p* passe par une restriction de la validité de *q*, disponible en contexte et qui entraîne normalement  $\neg p$ . ORMELIUS-SANDBLOM (1997 : 106) propose la glose suivante :  $\neg(\text{FACT}(\neg p))$ , c'est-à-dire « ce n'est pas un fait que *p* n'est pas un fait ».

- (8) Das glaube ich gern, ich wollte auch sozusagen Ihnen die Ehre abschneiden, aber ich frage mich **schon**, wie wollen Sie... oder wie haben Sie das geprüft, oder verglichen, wenn es sich um geheime Dokumente handelt? DLF 26.07.2010

*Je le crois volontiers, je voulais aussi vous en laisser l'honneur, pour ainsi dire, mais je **ne m'en demande pas moins** comment vous comptez... ou plutôt comment vous avez fait pour vérifier ou comparer, s'il s'agit de documents secrets ?*

Qui plus est, *schon* est souvent employé comme particule de focalisation (comme peut l'être *déjà* en français), et marque alors la validité de constituant « contre toute attente », à tel point qu'il n'est pas toujours facile de choisir entre une lecture temporelle et une lecture argumentative <sup>76</sup>:

- (9) Ganz zum Schluss noch eine Frage zu Uwe Johnson: Wie haben Sie ihn empfunden, war da eine große Distanz zwischen dem **doch** damals[pause] **schon** recht beKANnten Schriftsteller und Ihnen zu spüren. DRK 13.08.2010

*Pour finir, encore une question sur Uwe Johnson: comment l'avez-vous trouvé, pouvait-on sentir une grande distance entre cet écrivain **tout de même** très connu à l'époque et vous ?*

Ces faits conduisent PÉRENNEC (2002 [1989]) à proposer une interprétation unique de tous les emplois de *schon* et *noch* (son opposé, signifiant « encore ») sous la notion de franchissement de limite ou de seuil de validité. On emploie *schon(x)* pour marquer que le seuil à partir duquel *x* est valide vient d'être atteint, un peu plus tôt que prévu. Cette description n'est pas sans analogie avec celle proposée par CULIOLI (1999) pour le français « déjà ». L'intérêt de ces analyses « unificatrices » est qu'elles réduisent les différences catégorielles à des contraintes sémantiques s'exerçant sur la sélection des objets dans la portée de *schon* : on passerait d'objets pris dans la classe des portions de temps à celle des contenus propositionnels ou des points de vue épistémiques. Nous allons justement tenter de montrer que cette approche permettrait de rétablir la distinction entre la particule *schon* et les différents *doch*, tout en montrant ce qu'il y a de fondamentalement modal et de polyphonique dans *schon* et dans la classe des particules.

Nous proposons l'hypothèse suivante : *schon* temporel prend comme argument des événements repérables dans le temps, c'est-à-dire des entités du deuxième ordre

<sup>76</sup> Un phénomène similaire existe avec la particule *eben*. À terme, cela pose la question d'une homologie entre particules modales et focales : les particules seraient focales lorsque leur champ d'incidence se réduit à un constituant, modales lorsqu'il est identique à la proposition. Pareil fonctionnement serait exactement parallèle à celui de la négation *nicht* décrite par Zemb (1969 et 1978).

dans la typologie de LYONS (1977) ; *schon* modal sélectionne lui des attitudes propositionnelles. En corpus, il s'avère en effet que la grande majorité des propositions dans la portée de *schon* modal présentent un verbe de pensée, de croyance, d'acte de langage ou plus rarement un marqueur d'attitude épistémique. Les emplois les plus fréquents, à la limite de la collocation, sont ainsi *ich denke schon* et *ich glaube schon*, respectivement « je pense bien » et « je crois (bien) ». En d'autres termes, il est rare que la particule modale *schon* prenne directement des propositions dans sa portée, sans faire le détour par un marquage positionnel explicite. Le domaine ontologique dans lequel *schon* opère est alors celui des attitudes épistémiques analysées par DOHERTY (1985) et correspond aux entités du quatrième ordre postulées par DIK (1989). Or le *doch* adversatif, pour sa part, établit des liens de fait à fait (le fait que q paraît empêcher le fait que p). Ce ne sont pas les attitudes épistémiques qui sont en jeu mais le contenu des propositions, correspondant directement au deuxième ordre d'entité de LYONS et DIK (*State of Affairs* chez DIK 1989:291 sq). Si on admet cette distinction pour maintenir une différence entre *doch*<sub>ADV</sub> et *schon*<sub>MOD</sub>, on est conduit à construire des oppositions d'attitude épistémique en plus des propositions elles-mêmes. Les particules opèrent alors sur les points de vue et non sur les contenus propositionnels à proprement parler, ce qui va davantage dans le sens de la TAI. En outre, comme *doch* et *schon* sont les deux particules modales « adversatives » correspondant à l'affirmation de la validité objective de p contre les prémisses allant en sens inverses, il convient de préciser l'opposition entre ces deux items, qui forment une paire minimale. Or la différence est bien dans l'attribution au partenaire de différentes attitudes épistémiques : d'une part, dans le cas de *doch*<sub>MOD</sub>(p), l'agent a raté le pari qu'il avait fait sur un consensus épistémique qui, s'il avait été réel, aurait permis la sélection de *ja*. Cet échec en termes de repérage épistémique se traduit par l'exclusion violente du raisonnement inférentiel contraire à p que l'agent voit à l'œuvre chez son partenaire. D'autre part, dans le cas de *schon*, l'agent reconnaît voire légitime la présence de q et se contente de bloquer l'inférence. On est donc loin du rappel à l'ordre autoritaire du *doch* modal.

Ces réflexions sur *doch* et *schon* nous paraissent accréditer l'idée selon laquelle on ne peut pas rendre raison du sémantisme des particules modales sans les situer à un niveau d'analyse prenant en compte le fait qu'elles n'opèrent pas immédiatement sur des propositions autonomes vis-à-vis des agents épistémiques qui les portent. Bien au contraire, les particules participent d'un marquage positionnel de second niveau, c'est-à-dire qu'elles commentent les attitudes épistémiques des agents. Sur ce point, il nous semble que sans être disqualifiées, loin de là, les approches en termes de *Common Ground* sont encore trop attachées à la dichotomie entre proposition et locuteur, et que sur ce point des particules énonciatives, la théorie de la scène énonciative n'est pas loin de réintroduire cette même dichotomie contre laquelle elle s'élève pourtant à juste titre. De ce point de vue, la TAI présente donc un certain avantage explicatif.

## Conclusion

Dans cette analyse, nous avons confronté l'approche de la TAI tout d'abord aux descriptions proposées dans un cadre pragmatique ou conversationnel et ensuite aux



théories centrées sur les relations d'opposition ou d'inférence entre propositions à l'intérieur d'un même ensemble (*Common Ground*, scène énonciative). Nous avons tenté de montrer à chaque fois les avantages explicatifs qu'il y avait à utiliser une théorie faisant droit à une forme de polyphonie énonciative en amont de l'acte de langage – ou si l'on préfère à une intégration de la dimension énonciative à la sémantique elle-même. Il ne s'agit pas pour nous de présenter une théorie donnée comme la panacée, notamment s'agissant de la classe protéiforme des marqueurs discursifs. À cet égard et malgré les limites de son approche dans le cas des particules modales de l'allemand, il nous semble que le projet de PAILLARD est de loin le plus ambitieux et sans doute le plus prometteur. D'un point de vue global, nous adhérons d'ailleurs à son idée, largement influencée par CULIOLI, de ne pas se satisfaire de la dichotomie entre le sujet et le langage utilisé censément comme code instrumental par celui-ci<sup>77</sup>. Si sur le papier cette partition ne semble plus guère défendue par grand-monde, il ne faut pas oublier qu'elle est au fondement de la pragmatique dans la fameuse définition qu'en donnait MORRIS et qu'à bien des égards, la théorie des actes de langage et les approches néo-gricéennes (y compris la Théorie de la Pertinence, malgré la critique fondamentale du paradigme du code par SPERBER & WILSON) s'en inspirent encore dès lors qu'elles recourent à des intentions du locuteur comme à un facteur de l'analyse venant coiffer un substrat sémantique défini pour engendrer l'interprétation. Il va sans dire que certains marqueurs ou certains phénomènes peuvent certainement correspondre à ce niveau d'analyse ! C'est précisément sur ce souci d'une analyse différenciée par niveaux que nous souhaiterions conclure, en ce qu'une telle démarche implique de prendre parti en faveur de la méthode consistant à distinguer les marqueurs selon les contraintes sémantiques s'exerçant sur les classes d'objets dans lesquelles ils sélectionnent leurs arguments. Une approche de ce type est selon nous indispensable dès lors qu'il s'agit de reconnaître la richesse et la spécificité irréductible des marqueurs discursifs dans toute leur diversité.

### **Remarque**

On a tenté de réduire le formalisme au strict minimum, c'est-à-dire aux opérateurs de base de la logique des prédicats. Pour mémoire,  $\neg$  est l'opérateur de la négation et  $\rightarrow$  correspond à l'implication.  $\wedge$  est celui de la conjonction.

### **Corpus**

L'exemple (3), donné sans référence particulière, est construit. Les six exemples portant la mention DRK ou DLF suivie d'une date (de format JJ.MM.AAAA) sont empruntés aux interviews de la radio nationale allemande. DRK correspond à l'émetteur de Berlin (*DeutschlandRadio Kultur*), les interviews sont diffusées pendant l'émission *Ortszeit*. DLF correspond à celui de Cologne (*Deutschlandfunk*), les interviews sont diffusées pendant l'émission *Nachrichten am Morgen*. Nous tenons les transcriptions et les enregistrements à disposition.

---

<sup>77</sup> (Denis Paillard, c.p.) On se reportera également à PAILLARD (2009:109 sq. et 115).

## Références bibliographiques

- ABRAHAM, Werner, 1991, « Discourse particles in German: How does their illocutive force come about? » In: W. Abraham (éd.): *Discourse Particles*. Amsterdam: John Benjamins Publishing, p. 203-252.
- ABRAHAM, Werner, 2010, « Diskurspartikeln zwischen Modalität, Modus und Fremdbewusstseins-abgleich (Theory of Mind) », in Th. Harden & E. Hentschel (Ed.) 2010. *40 Jahre Partikelforschung*. Tübingen: Stauffenburg. p. 33-70.
- ABRAHAM, Werner & Elisabeth LEISS (éds.), 2012, *Modality and Theory of Mind Elements across Languages*. Berlin etc. De Gruyter (=TiLSM 243).
- BENVENISTE, Émile, 1970, « L'appareil formel de l'énonciation », *Langages* 17, p. 12-18. repris dans *Problèmes de Linguistique générale*, tome II, ch. 5.
- CARDINALETTI, Anna, 2011, « German and Italian modal particles and clause structure », in *The Linguistic Review*, 28/4, pp 493–531.
- CARDINALETTI, Anna, & Michal STARKE, 1994, « The typology of structural deficiency. On the three grammatical classes », in *University of Venice Working Papers on Linguistics*, 4/2, pp 41-109.
- CULIOLI, Antoine, 1999, « Déjà », in A. Rousseau & C. Cortès (éds.): *Catégories et connexions, hommages à Jean Fourquet pour son centième anniversaire*. Lille: PU Septentrion.
- DAVIDSON, Donald, 1991, « Three varieties of knowledge », in A. Phillips Griffiths (éd.), *A.J.Ayer Memorial Essays: Royal Institute of Philosophy Supplement*, Cambridge: Cambridge University Press. réimpr. dans Davidson 2001.
- DAVIDSON, Donald, 2001, *Subjective, Intersubjective, Objective*. Oxford: Clarendon.
- DIK, Simon C., 1989, *The Theory of Functional Grammar*. Dordrecht: Foris.
- DOHERTY, Monika, 1985, *Epistemische Bedeutung*. Berlin-Est: Akademie-Verlag (Stud. Grammatica 23).
- EVANS, Nicholas, 2009, *The Grammar of Expectation*, conférence à la Ludwig-Maximilians-Universität München, décembre 2009.
- EGG, Markus, 2010, « A unified account of the semantics of discourse particles », in *Proceedings of SIGDIAL 2010*, Tokyo.
- GAST, Volker, 2008, « Modal particles and context updating. The functions of German *ja*, *doch*, *wohl* and *etwa* ». In O. Letnes & H. Vater (éds.): *Modality and Grammaticalization*. Trier: Wissenschaftlicher Verlag. p. 153-177.
- GRICE, PAUL. 1975 : « Logic and Conversation » *Syntax and Semantics*, vol.3. Réimpr. in P. Grice 1989, *Studies in the Ways of Words*, p. 22–40.
- GUENTCHÉVA, Zlatka & Jon LANDABURU (éds.), 1997, *L'Énonciation médiatisée II. Le Traitement épistémologique de l'Information. Illustrations amérindiennes et caucasiennes*. Louvain, Paris: Peeters. p. 23-48.
- HAUMAN, Dagmar & Ole LETNES, 2012, « German *wohl*: An Evidential? », in W. Abraham & E. Leiss (éds.) : *Covert patterns of Modality*, Newcastle: CSP, p.281-311.

- KÖNIG, Ekkehard., 1997, « Zur Bedeutung von Modalpartikeln im Deutschen: Ein Neuansatz im Rahmen der Relevanztheorie », in: *Germanistische Linguistik* 136, p. 57-75.
- LAZARD, Gilbert, 1999, « Mirativity, evidentiality, or other ? », *Linguistic Typology* 3, p. 91-109. Réimpr. dans G. Lazard (2001), *Etudes de Linguistique générale*, Louvain : Peeters (=Nouveaux Mémoires de la SLP, 83), p. 425-443.
- LEISS, Elisabeth, 2008, « Drei Spielarten der Epistemizität, drei Spielarten der Evidentialität und drei Spielarten des Wissens ». In: W. Abraham & E. Leiss (éds.), *Modalität. Epistemik und Evidentialität bei Modalverb, Adverb, Modalpartikel und Modus*, 3–24. (Studien zur deutschen Grammatik 77.) Tübingen: Stauffenburg.
- LYONS, John, 1977, *Semantics*. Cambridge: CUP.
- MODICOM, Pierre-Yves, 2012, « Shared knowledge and epistemic reductionism : Covert semantics of the German modal particles », in W. Abraham & E. Leiss (éds.) : *Covert patterns of Modality*, Cambridge : CSP, 281-311.
- ORMELIUS-SANDBLOM, Elisabet, 1997, « The modal particle *schon*; its syntax, semantics and pragmatics », in T.Swan & O. J. Westvik (éds): *Modality in Germanic Languages*, Berlin-La Haye: Mouton de Gruyter (=TilSM 99).
- PAILLARD, Denis, 2009, « Prise en charge, commitment ou scène énonciative », in *Langue Française* 162: *La notion de prise en charge en linguistique*. p. 109-128.
- PALMER, Frank, 1986, *Mood and Modality*. Cambridge : Cambridge University Press.
- PÉRENNEC, Marcel, 1989, « Unter- und Überschreitung eines Grenzwertes: Überlegungen zu *schon* und *noch* », repris en 2002 dans: M. P., *Sur le Texte. Énonciation et Mots du Discours en Allemand*. Lyon: Presses Universitaires de Lyon. p. 185-204.
- REINHART, Tanja, 1981, « Pragmatics and linguistics: An analysis of sentence topics in pragmatics and philosophy », *Philosophica* 27, p. 53-94.
- SCHOONJANS, Steven, 2014, « Oui, il y a des particules de démodulation en français », *CogniTextes* [En ligne], Volume 11 | 2014, mis en ligne le 28 juillet 2014, dernière consultation le 24 octobre 2014. URL : <http://cognitextes.revues.org/712>
- SPERBER, Dan & Deirdre WILSON, 1989 , *La pertinence. Communication et cognition*. Paris: Minuit, Propositions. (original angl: *Relevance. Communication and cognition*, 1986, 2nde édition revue 1996).
- STALNAKER, Robert, 1974, « Pragmatic presuppositions », in M. Munitz & P. Unger (éds.), *Semantics and Philosophy*, New York University Press, p.197–214.
- STALNAKER, Robert, 1978, « Assertion », *Syntax and Semantics*, 9, 315-332. réimpr. Stalnaker, Robert. 1999: *Context and Content: Essays on Intentionality in Speech and Thought*, Oxford. p. 78-95.
- STALNAKER, Robert, 2002, « Common Ground », *Linguistics and Philosophy* 25 – 5/6. p.701-721.
- THURMAIR, Maria, 1989, *Modalpartikeln und ihre Kombinationen*. Tübingen: Niemeyer.

- WEYDT, Harald, 1969, *Abtönungspartikel. Die deutschen Modalwörter und ihre französischen Entsprechungen*. Bad Homburg v.d.H., Berlin, Zürich: Gehlen (Linguistica et litteraria ; 4).
- ZEMB, Jean-Marie, 1969, *Les structures logiques de la proposition allemande*. Paris: OCDL.
- ZEMB, Jean-Marie, 1978-1984, *Vergleichende Grammatik Französisch-Deutsch*, Vol. I-II. Mannheim etc. Dudenverlag.
- ZIMMERMANN, Malte, 2008, « Discourse Particles in the Left Periphery ». In: B. Shaer, Ph. Cook, W. Frey & Cl. Maienborn (éds.) *Dislocated Elements in Discourse. Syntactic, Semantic, and Pragmatic Perspectives*. London: Routledge p.200-231.
- ZIMMERMANN, Malte, 2011, « Discourse Particles ». In: P. Portner, C. Maienborn & K. von Stechow (éds.), *Handbook of Semantics*. (= HSK, 33.2). Berlin, Mouton de Gruyter. p.2012-2038.

